

Des flibustiers s'étaient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau espagnol très-richement chargé. Un d'entre eux osa proposer à ses camarades de faire tout d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Montauban, qui commandait la troupe, n'eut pas plus tôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, et demanda d'être mis à terre. Quoi ? nous quitter ! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? On délibéra sur-le-champ : on arrêta que le coupable serait jeté sur la première côte qui se présenterait ; on jura que cet homme sans foi ne serait jamais reçu dans aucun armement où se trouverait un seul des braves gens que sa société déshonorait. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, sera-ce dans un siècle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

Non, l'histoire des temps passés n'offre point, et celle des temps à venir n'offrira pas l'exemple d'une pareille association, aussi merveilleuse presque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avait que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appelant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avaient produit d'âmes énergiques et violentes.

Ces hommes d'une trempe peu commune n'avaient en Europe pour toute fortune que leur épée

et leur audace, dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là, ennemis de tous, redoutés de tous, sans cesse exposés aux périls extrêmes, ils devaient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, et dissiper la richesse comme ils l'avaient acquise ; s'abandonner à tous les excès de la débauche et de la profusion ; au retour d'un combat, porter dans leurs festins l'ivresse de la victoire ; enlacer de leurs bras sanglans leurs maîtresses, s'assoupir un moment dans le sein de la volupté, et ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférens où ils laisseraient leurs cadavres, sur la terre ou dans le sein des eaux, ils devaient regarder d'un œil également froid la vie et le trépas. Avec un cœur féroce et une conscience égarée, sans liaisons, sans parens, sans amis, sans concitoyens, sans patrie, sans asile, sans aucun des motifs qui tempèrent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence, ils devaient se livrer en aveugles aux tentatives les plus désespérées. Incapables de supporter l'indigence et le repos, trop fiers pour s'occuper de travaux communs, s'ils n'avaient pas été les fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auraient été de celui-ci ; s'ils n'étaient pas allés ravager les contrées éloignées, ils auraient ravagé nos provinces, et laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats.

L'Amérique respirait à peine ; à peine on commençait à jouir de l'industrie des flibustiers, de-

XII.
Raisons qui
empêchent

les
Anglais et les
Hollandais
de faire des
conquêtes
en Amérique
durant
la guerre
pour
la succession
d'Espagne.

venus citoyens et cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Espagne, venait de finir une carrière agitée. Ses sujets, convaincus qu'un Bourbon seul était en état de conserver la monarchie sans démembrement, l'avaient pressé, sur la fin de sa vie, d'appeler à sa succession le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées dans une maison rivale et ennemie de la sienne, l'avait plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats et des irrésolutions sans nombre, il s'était déterminé à cet effort de justice et de magnanimité, qu'il n'était pas naturel d'attendre de la faiblesse de son caractère.

L'Europe, fatiguée depuis un demi-siècle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une puissance déjà trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avait plongé l'Espagne; l'esprit de bigoterie, et par conséquent de faiblesse, qui dominait alors en France, procurèrent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemples dans l'union de plusieurs puissances contre une seule. Cette ligue prit un ascendant que des victoires également glorieuses et utiles, augmentaient à chaque campagne; bientôt il ne resta aux deux couronnes, ni force, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs désastres étaient l'objet de

la joie universelle; tous les cœurs étaient fermés à la compassion.

L'Angleterre et la Hollande, après avoir prodigué leur sang et leurs trésors pour l'empereur, devaient enfin s'occuper de leurs intérêts, qui les appelaient en Amérique: elle leur offrait des conquêtes riches et faciles. L'Espagne, depuis la destruction de ses galions à Vigo, n'avait pas un vaisseau; et la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers qui la conduisirent sur les bords du précipice, avait laissé tomber sa marine. Cette conduite vicieuse avait un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans sa jeunesse de toutes les espèces de gloire, pensa qu'il manquerait quelque chose à l'éclat de son règne, s'il ne créait une marine formidable. Bientôt ses nombreuses flottes balancèrent les forces combinées de l'Angleterre, de la Hollande, et portèrent la terreur de son nom aux extrémités du monde. Mais ce nouveau genre de grandeur ne tarda pas à lui échapper. A mesure que son ambition désordonnée lui suscita de nouveaux ennemis, qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes, que les frontières de la monarchie s'étendirent, et que les citadelles se multiplièrent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses, pour supprimer une partie des fonds destinés à soutenir sa puissance maritime. Les

voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres causes aussi frivoles, absorbèrent la partie du revenu public qu'auraient exigée les armemens. Dès-lors cette branche de la force française s'affaiblit; elle tomba insensiblement, et se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux couronnes dans les Indes Occidentales, se trouvèrent sans défense. Elles s'attendaient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne et des Provinces-Unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avaient mis, il est vrai, dans les mains des Castillans et des Portugais, la possession exclusive de trésors et de productions qui semblaient leur promettre l'empire de l'univers, si les richesses pouvaient le donner; mais ces nations, ivres d'or et de sang, n'avaient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès et l'abus d'un système fondé sur l'influence que l'Amérique pouvait donner en Europe, emportèrent les Anglais et les Hollandais dans une extrémité tout-à-fait opposée.

Ces deux nations, dont l'une n'avait nuls avantages naturels, et l'autre n'en avait que de

médiocres, avaient saisi de bonne heure les vrais principes du commerce, et les avaient suivis avec plus de persévérance que les différentes situations où elles s'étaient trouvées ne paraissaient le leur permettre. Le hasard des circonstances ayant d'abord excité l'industrie de la plus pauvre, elle s'était vue rapidement égalée par sa rivale, dont le génie était plus ardent, et les ressources plus considérables. La guerre d'industrie, excitée par la jalousie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres et sanglans. Ce n'étaient pas seulement des hostilités entre un peuple et un peuple, c'était une haine, c'était une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir, pour contenir, pour réprimer la France, suspendit ces hostilités. Des succès, peut-être trop rapides, trop décisifs, réveillèrent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre, elles renoncèrent à toute invasion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particulière, elle se fit accorder des avantages qui laissèrent la nation rivale de la sienne fort en arrière: dès-lors l'Angleterre fut tout, et la Hollande ne fut rien.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappelèrent le siècle d'or à l'univers, qui serait toujours assez tranquille, si les Européens, qui ont porté leurs armes et leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troublaient

xiii#
Grande activité qu'on remarque dans les îles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.

pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres ; on ne ravagea point la moisson du laboureur ; le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates ; les mères ne virent plus leurs enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur sang au caprice d'un roi imbécille ou d'un ministre ambitieux ; les nations ne s'associèrent plus pour servir les passions de leurs maîtres : les hommes vécutent quelque temps en frères, autant que l'orgueil des monarques et l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fut l'ouvrage de ceux qui tenaient les rênes des empires, les progrès de la raison universelle y avaient quelque part. La philosophie commençait à parler de l'*humanité*, que l'imposture ne cesse d'appeler un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques sages étaient passés de leur cabinet dans les mains de la multitude ; ils avaient adouci les mœurs. Cette modération avait tourné les esprits à l'amour des arts utiles ou agréables, et diminué du moins l'attrait que les hommes avaient eu jusqu'alors de s'égorger. La soif du sang paraissait apaisée, et tous les peuples s'occupaient avec une grande ardeur, avec des lumières nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur industrie.

Cette activité se faisait surtout remarquer

dans les Antilles. Les états du continent peuvent se soutenir, et même prospérer, lorsque le feu de la guerre est allumé dans le voisinage et sur leurs frontières, parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres et des manufactures, la subsistance, et les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissemens que plusieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique : la vie et les richesses y sont également précaires ; on n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture ; les vêtemens et les instrumens du labourage n'y sont pas fabriqués ; toutes les productions sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre et facile avec l'Afrique, et avec les côtes septentrionales du Nouveau-Monde, et surtout avec l'Europe, qui puisse procurer à ces îles cette circulation libre du nécessaire qu'elles reçoivent, et du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avaient souffert du long et terrible embrasement qui avait tout consumé, plus elles se hâtaient de réparer les brèches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avait conçue que l'épuisement universel rendrait la tranquillité durable, enhardissait les négocians les moins confians, à faire aux colons des avances, sans lesquelles, malgré tant de soins, les progrès auraient été nécessairement fort lents. Ces secours assuraient et augmentaient la prospérité des îles, lorsqu'on vit crever, en 1759, un nuage qui se

formait depuis long-temps, et qui troubla le repos de la terre.

xiv.
Les îles de
l'Amérique
occasionèrent la
guerre
de 1759.
Quels
en furent
les
événemens
et la fin.

Les colonies anglaises, surtout la Jamaïque, avaient ouvert, avec les possessions espagnoles du Nouveau-Monde, un commerce interlope, qu'une longue habitude les avait accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid, devenue plus éclairée sur ses intérêts, prit des mesures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvait être sage, mais il fallait que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude, se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisaient, ils auraient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que sous prétexte de contrebande, on arrêta, loin des côtes suspectes, des navires qui avaient une destination légitime.

La nation anglaise qui, mettant sa sûreté, sa puissance et sa gloire dans le commerce, avait souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations, fut révoltée des vexations qui passaient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçait, qu'invectives contre le ministère qui les souffrait. Robert Walpole, qui gouvernait depuis long-temps la Grande-Bretagne avec un caractère et des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, et le conseil

d'Espagne qui, à mesure que l'orage approchait, montrait moins de vigueur, cherchèrent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées et signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, et singulièrement par des écrits politiques qui se succédaient avec rapidité.

Partout où le souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matières économiques et politiques, il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie et du vice de ses opérations. C'est précisément comme s'il disait au peuple : « Je sais tout aussi bien » que vous que ce que j'ai résolu est contraire à » votre liberté, à vos prérogatives, à vos intérêts, à » votre tranquillité, à votre bonheur; mais il me » déplaît que vous en murmuriez. Je ne souffrirai » jamais qu'on vous éclaire, parce qu'il me con- » vient que vous soyez assez stupides pour ne pas » distinguer mes caprices, mon orgueil, mes fol- » les dissipations, mon faste, les déprédations » de mes courtisans et de mes favoris, mes rui- » neux amusemens, mes passions plus ruineuses » encore, de l'utilité publique qui ne fut, qui » n'est, et qui ne sera jamais, autant qu'il dé- » pendra de moi et de mes successeurs, qu'un » honnête prétexte. Tout ce que je fais est bien » fait : croyez-le, ne le croyez pas; mais taisez- » vous. Je veux vous prouver de toutes les ma-